Arnaud, Sabine: **L'invention de l'hystérie au temps des Lumières (1670–1820)**. Paris, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2014. 348 p. € 24.–. ISBN 978-2-7132-2419-5

Sabine Arnaud livre le fruit d'une réflexion initiée dans ses précédents travaux sur l'invention de l'hystérie comme catégorie pathologique, de la fin du 17^e siècle aux premières décennies du 19^e siècle. Actant que le terme «hystérie» n'apparaît pas dans le corpus hippocratique, l'historienne plaide une nouvelle temporalité à l'inscription du terme dans le champ des savoirs médicaux. C'est pour elle l'occasion de souligner la construction d'une tradition par les médecins, via une forme d'assimilation de la *suffocatio hysterica* antique aux diverses pathologies théorisées à l'époque moderne (mal de mère, suffocation de la matrice, affection utérine ...), jusqu'au diagnostic de l'hystérie élaboré au cours des années 1800 dans un «mouvement rétrospectif de réorganisation des savoirs médicaux, vers l'affirmation d'un savoir unitaire et fermé» (19). Au-delà de la nouveauté du terme, l'origine des symptômes l'est aussi, avec une focalisation sur les organes génitaux féminins: «le diagnostic se fige en délimitation de la cause» (20). Sabine Arnaud interroge «ce qui se joue dans l'écriture de ce diagnostic» (25) et révèle les mécanismes – souvent contradictoires – de construction d'une catégorie pathologique: «Comment, à un certain moment, des troubles sont-ils devenus <de l'hystérie>?» (21).

Portant une grande attention au rôle du langage dans la construction du savoir médical, l'historienne se centre sur les «sédimentations» du terme d'hystérie et la cohabitation de divers régimes d'écritures. L'objet est de «retracer comment différentes écritures de l'hystérie se déplacent dans un réseau de textes, l'usage de mots spécifiques qui l'accompagnent, affectent ses significations et rendent nécessaires de nouvelles dénominations» (22). Ancrée dans le paysage médical français, l'auteure ne peut négliger la littérature médicale anglaise, devenue référence européenne à la fin du XVII^e siècle. Ecrits médicaux et œuvres littéraires sont mobilisés et rapprochés parce qu'ils s'inscrivent dans un «réseau de références communes reprises d'un texte à l'autre» (20); leurs auteurs successifs se rejoignent dans l'élaboration d'un même objet.

L'ouvrage s'ouvre sur la construction de l'hystérie entre le 16^e siècle et le début du 19^e siècle, et rappelle l'assignation de la pathologie à des groupes sociaux spécifiques: femmes, aristocrates et religieux (chap 1). Sabine Arnaud revient ensuite sur la symptomatologie foisonnante de l'hystérie, l'approche plus descriptive que définitionnelle qui en découle et l'emploi de diverses métaphores dont elle retrace les modulations et significations (chap 2). Le recours aux citations, appréhendé comme un travail de réécriture de ce qui précède, indique qu'au-delà de la légitimation par la référence aux Anciens et l'édification de modèles se joue une inscription dans une sorte de généalogie du savoir. Les usages du *Timée* de Platon, assimilant la matrice à un animal, sont retracés avec beaucoup de finesse. L'historienne étudie aussi les différents genres d'écriture mobilisés par les médecins pour toucher l'aristocratie, vivier de potentiels patients (chap 3). Le dialogue sur le modèle de la discussion de salon, l'autobiographie qui convoque les propres souffrances du médecin, la correspondance fictionnelle, la consultation épistolaire ou encore l'anecdote sont autant de manières de s'adresser au lectorat aisé et de diffuser les savoirs médicaux.

Dans le champ littéraire des Lumières, la présence des vapeurs et affections hystériques, en lien avec les thèmes de la sensibilité et de l'imagination, est l'occasion

d'aborder «la modernité, l'espèce humaine, la femme ou encore la création littéraire» (146) (chap 4). L'historienne fait se succéder Paumerelle, Buffon, La Mettrie, Diderot ou encore Chassaignon pour montrer «l'élasticité des conceptions» (184) des affections hystériques, entre effets de modes, duperies et artifices utilisés par les élites dont «l'existence est devenue un art de disposer de soi» (151); entre simulation et instrumentalisation en somme. Pratiques sociales des aristocrates, discours médicaux et productions littéraires s'entremêlent alors et se supportent mutuellement. Sabine Arnaud se penche ensuite sur le rôle «de l'écriture narrative dans la construction du diagnostic de l'hystérie» (185), en étudiant la mise en récit de cas et la création d'énigmes chez Charlotte Lennox, William Godwin ou encore Diderot (chap 5). Les écritures médicales, à travers les observations, sont comprises comme des «formes d'interprétation en gestation» (203). L'auteure marque une rupture entre d'une part, les narrations centrées sur la discontinuité et l'extraordinaire inexplicable des crises hystériques et, d'autre part, une lecture biographique des troubles s'inscrivant dans «l'histoire» des malades, ouvrant la voix aux approches psychanalytiques. Enfin, Sabine Arnaud scrute les redéfinitions de la médecine tandis que l'assise des praticiens se renforce, étudiant notamment les usages de la controverse par Pierre Pomme et les figures de guérisseurs que sont Franz Anton Mesmer et Jacques-Henri Désiré Pétetin (chap 6). Au-delà de la guérison de l'hystérie, elle étudie sa prévention liée au remplacement du médecin de cour par le médecin citoyen, fort d'un nouveau rôle politique. Avec le développement d'une explication utérine de l'hystérie, elle souligne le passage d'une pathologie aristocratique à une maladie susceptible de ruiner la nation au cours des années 1770–1820, réintroduisant une focale spécifique sur les femmes, mères en devenir.

Sabine Arnaud compose ainsi une étude rigoureuse de la construction d'un diagnostic médical, livrant une histoire du savoir en formation toute en nuance, ne reculant pas devant les allers et retours, contresens et reconfigurations des théorisations médicales. Un seul regret: en plus de savoir comment l'hystérie est devenue une «maladie des femmes» (21), on aurait aimé creuser la question primordiale du pourquoi? Une perspective de genre aurait ainsi davantage questionné l'incidence des rapports sociaux de sexe, et des inégalités sociales et politiques qui en découlent, sur l'élaboration de cette catégorie pathologique. Dans quelle mesure ces discours médicaux participent-ils au conditionnement moral des femmes, au contrôle de leur sexualité et de leur corps ou à la fixation de rôles sociaux? En somme, l'élaboration d'un savoir scientifique peut-elle se comprendre en dehors des enjeux de pouvoir s'exerçant sur les individus concernés?

Nahema Hanafi, Université Angers (FR)

Neurosciences et société. Enjeux des savoirs et pratiques sur le cerveau. Sous la direction de Brigitte Chamak et Baptiste Moutaud. Paris, Armand Colin, 2014. 352 p. € 29.90. ISBN 978-2-200-287641

Dirigé par la sociologue et historienne des sciences Brigitte Chamak et l'anthropologue Baptiste Moutaud, cet ouvrage collectif se propose d'étudier la «vie sociale des neurosciences»: l'objectif est de questionner et analyser la manière dont les